

de néophyte une instinctive horreur de tout ce qui pouvait ressembler à une profanation. Wiseman, né dans le catholicisme, était un peu moins chatouilleux. Montrant un jour à un de ses amis anglicans le jubé qu'il avait érigé dans l'église de Saint-Barnabé à Nottingham, Pugin lui dit : « Au-delà est le saint des saints. Le peuple reste en dehors. Jamais ne pénétrèrent dans le sanctuaire que ceux qui ont reçu les ordres sacrés ». Au même instant un prêtre entra dans le sanctuaire accompagné de deux dames. Pugin, violemment ému, dit au sacristain : « Faites sortir tout de suite ces personnes-là ; comment osent-elles entrer? » — « Monsieur, répondit le sacristain, c'est Mgr Wiseman ». Pugin, anéanti se laissa choir sur un banc voisin et fondit en larmes ¹.

1. *Ibid.*, pp. 381-382.

CHAPITRE VII

Les origines du mouvement liturgique en Belgique

Les moines de Beuron en Belgique : la fondation de Maredsous. — L'œuvre liturgique de dom G. van Caloen. Le congrès eucharistique de Liège. — La communion pendant la messe. — Arguments de dom van Caloen. Création du *Message des fidèles*, première revue liturgique. — *La Revue bénédictine*.

Formation monastique et liturgique des premiers moines : dom Boniface Wolff, la patristique et le passé de l'Église.

Œuvre de dom Germain Morin. — L'« Idéal monastique et la vie chrétienne des premiers jours. » — L'« Étrennelle jeunesse de l'Église. » — Dom Morin et les réformes liturgiques.

Aperçu rapide sur la liturgie dans les autres pays catholiques au XIX^e siècle : Bohême, Autriche, Italie, Espagne.

RÉTABLIR l'Ordre de Saint-Benoît sur la base des vraies traditions bénédictines, rétablir l'office divin dans toute son ampleur et intelligence comme premier fondement de cette œuvre, appliquer au travail monastique la largeur de vue qu'il apportait dans la culture des lettres et des sciences, avant tout faire de son abbaye un centre intense de vie ascétique, tel fut le plan conçu et réalisé par le premier

abbé de Beuron »¹. Cette réalisation devait très tôt se répéter en Belgique, et y revêtir une forme assez complète.

En 1872, à la suite d'offres généreuses, un petit groupe de moines beuoniens venait s'établir en territoire belge pour y restaurer la vie bénédictine éteinte depuis la Révolution. « L'attention du public catholique belge, a-t-on écrit, ne tarda pas à être attirée par le cadre liturgique de l'église abbatiale de Maredsous, la splendeur austère et la piété profonde autant que simple du culte qui ne fait qu'un avec la vie claustralé. L'idée d'un culte qui n'est que la manifestation suprême de la vie, qui s'harmonise, s'ordonne à la vie, n'y constitue pas une annexe ni un hors d'œuvre, mais le centre, l'aboutissant aussi bien que le point de départ, cette idée apparaissait presque comme une nouveauté dans la Belgique de 1880 »².

La situation religieuse de la Belgique à cette époque ressemblait assez fort à celle de la France : la Révolution avait tout détruit, et on était en train de remonter le courant. La fondation de Maredsous entreprendrait de restaurer la vie bénédictine disparue. Elle le ferait en appliquant les moyens prônés par dom Guéranger : instauration de la vie liturgique large et complète, comme foyer de vie spirituelle ; mise à profit du culte aussi pleinement que possible pour alimenter la vie religieuse du moine.

En quelques années, on vit s'élever sur les bords de la Mollignée une abbaye somptueuse, d'une rare homogénéité de construction, en un style gothique austère et pur : le type classique de l'abbaye médiévale. Seule

1. D. U. BERLIÈRE, *Dom Suibert Baumer*, dans *Revue bénédictine*, XI (1894), p. 482.

2. J. LECLERCQ, *Le mouvement liturgique*, dans *Idéal et Action*, juillet 1926, p. 167.

la reconstruction d'Orval peut rivaliser avec l'œuvre qui a été accomplie à Maredsous par la famille Desclée pour la jeune fondation beuoniennne. Ailleurs, on s'est généralement contenté de vieux bâtiments qui ont été restaurés le mieux possible ; rarement on a construit de fond en comble ; ou si on l'a fait, ce fut dans des proportions plus modestes. De plus, alors que leurs confrères d'Allemagne et de France auraient à subir de durs exils, les moines de la jeune abbaye belge fermement plantée purent toujours demeurer en place, et ne connurent point de ces lourdes épreuves qui souvent atteignent les communautés naissantes. Établie dans un cadre incomparable, l'abbaye de Maredsous ne tarderait pas à rayonner. Ici aussi les vocations affluèrent, et parmi elles, quelques jeunes gens d'élite, à l'âme ardente et au zèle incoercible.

La Belgique devait être, par un concours fortuit de circonstances, comme un champ d'expérience pour une application plus populaire du mouvement liturgique. Elle le serait une première fois aux environs de 1880, elle le serait une seconde fois, et sur une beaucoup plus grande échelle, sous Pie X.

Un jeune profès de Maredsous, dom Gérard van Caloen, s'était occupé avant son entrée au monastère d'archéologie et d'art dans sa ville natale de Bruges avec un petit groupe d'aristocrates flamands passionnés pour les institutions médiévales, et dont il sera reparlé dans un prochain chapitre. Il devait être le pionnier de ce mouvement. Très attaché à la tradition de dom Guéranger, qu'il avait personnellement connu, et dont il appréciait l'influence dans la congrégation de Beuron, il avait été désigné pour accompagner à Solesmes en 1875 son Abbé dom Placide Wolter aux funérailles du célèbre Abbé défunt. Les éloges qui s'étaient répandus sur la tombe du grand moine ne manquèrent pas de l'impressionner et de stimuler

son zèle. A peine rentré, il se mit à l'ouvrage, et durant sa préparation au sacerdoce, jeta sur le papier des notes qui étaient l'ébauche d'un *Missel des Fidèles* latin-français, qu'il ne put, en raison de sa santé, alors vacillante, faire paraître qu'en 1882. Non seulement la majeure partie des traductions de ce missel sont empruntées à l'*Année liturgique* de dom Guéranger, mais les explications en sont également inspirées. « Notre époque, disait-il, offre le consolant spectacle d'un retour général des fidèles vers l'esprit liturgique ». « En effet, offrant aux fidèles le recueil liturgique que voici, il nous est doux de penser que nous leur transmettons l'aliment spirituel des âmes que l'Église, notre tendre Mère, leur tient tout prêt depuis dix-huit siècles... Qu'on ne s'attende donc pas à y trouver beaucoup du nôtre ; on n'y cherchera que les paroles inspirées par l'Esprit-Saint pour accompagner la célébration des augustes mystères de nos autels »¹.

Lè *Missel des Fidèles* de dom van Caloen est le premier missel manuel publié depuis le mouvement liturgique². Dom Guéranger n'avait fait paraître que

1. *Missel des Fidèles* : Tournai, Préface p. I. Sur l'activité de dom G. van Caloen, cfr. notre étude : *L'œuvre liturgique de Mgr van Caloen O. S. B.*, dans les *QLP*, avril 1932, pp. 79-91.

2. Fidèle à la pensée de dom Guéranger, dom van Caloen ne traduisit point en français l'Ordinaire ni le Canon de la Messe. « Il nous faut, dit-il, faire encore une remarque essentielle. Les fidèles qui feront usage de ce livre ne tarderont pas à s'apercevoir que le texte français de l'Ordinaire de la Messe n'est pas une traduction littérale du latin. Ces quelques pages émanent de la plume de dom Guéranger. C'est à dessein que cet homme de Dieu, dont le cœur battait si bien à l'unisson avec celui de l'Église sa Mère, a voulu entourer de certains voiles le langage liturgique des parties quotidiennes et les plus vénérables de la Sainte Messe. Dans ses traductions de la Sainte Messe, il saisit le sens du texte, puis il le rend dans un langage sublime, après l'avoir fait passer par son cœur de prêtre et de moine, pour l'adapter à celui du fidèle. Et de cette manière il laisse intacte dans sa majestueuse simplicité le texte liturgique lui-même que le fidèle peut venir scruter à son tour pour y entendre la voix de l'Esprit-Saint. Quand au Canon de la Messe, fidèle aux prescriptions

son grand ouvrage en de nombreux volumes ; et quant au *Messbuch* de dom Schott, dont nous avons parlé au chapitre précédent, il ne devait voir le jour que deux ans plus tard.

* * *

L'année suivante, en 1883, dom van Caloen fit au congrès eucharistique de Liège, un rapport incisif pour favoriser dans l'opinion générale la participation des fidèles à la liturgie. Il s'agissait de la communion pendant la messe, coutume alors à peu près tombée en désuétude. Élever la voix pour faire abandonner l'usage de communier en dehors de la messe devait paraître audacieux : n'était-ce pas réduire le temps de la communion, et par là même renouveler les exagérations antieucharistiques des jansénistes ? Dom van Caloen exposa la question sous son véritable aspect, et démontra, par une longue série de témoignages d'anciens auteurs, que telle était bien la tradition de l'Église, et qu'il fallait y revenir. « La question dont nous abordons l'examen, dit-il, n'est pas controversée ; elle est de celles qui ne demandent qu'un exposé et non une thèse. Il ne s'agit ici que de pénétrer l'esprit de la sainte Église et de ses traditions, et de voir jusqu'à quel point les circonstances présentes nous permettent d'y rester fidèles. La communion des fidèles doit, selon l'*esprit de son institution*, selon la tradition, se donner pendant le Saint Sacrifice, et

de l'Église, dom Guéranger s'éloigne entièrement du texte, à cause du respect particulier qui est dû à la partie la plus vénérable du Saint Sacrifice ; il met en regard du latin l'expression des sentiments pieux auxquels peut se livrer le fidèle, tandis que le prêtre prononce les paroles sacrées ». *Missel des Fidèles*, préface, p. II-III. — *L'Office divin très complet*, similaire en grande partie à l'ouvrage précédent, et publié par les éditeurs du *Missel des Fidèles* en 1901, notait encore, au début du Canon : « Pour nous conformer à l'esprit de la Sainte Église, nous ne donnons pas une traduction proprement dite des mystérieuses paroles du Canon ».

non en dehors de celui-ci ; cependant, pour des raisons légitimes, elle peut être distribuée et l'a été de tout temps à d'autres moments. La règle existe et elle est claire. Mais à côté, subsistent les exceptions qui la confirment »¹. Cette proposition si évidente, et si discrètement énoncée, trouva pourtant des contradicteurs. Dans un congrès eucharistique à cette époque, cette doctrine semblait restrictive et paraissait à certains vouloir minimiser plutôt qu'augmenter le culte du Saint-Sacrement qu'il s'agissait justement de promouvoir. On avait pu se formaliser également de paroles comme celles-ci : « L'opinion moderne que le mot communion signifie uniquement l'union de l'âme avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne s'est que trop accréditée. Pour bien des personnes pieuses, la communion est considérée comme indépendante du saint Sacrifice ; la conséquence en est que la sainte messe perd le rang éminent qu'elle doit occuper dans la vraie dévotion, et que les âmes sont privées de la nourriture forte et substantielle que donne la vraie intelligence des sacrés mystères et l'union intime des fidèles avec le prêtre »². L'usage était alors très répandu d'attendre que la messe soit terminée pour distribuer la sainte communion. Dom van Caloen s'insurge contre cette pratique, par des citations nombreuses et démontre que les prêtres qui, contrairement à la prescription du rituel au chapitre de la communion, distribuent au peuple sans nécessité l'eucharistie après la messe, sont coupables. Ils privent en effet les fidèles des prières que l'Église fait réciter après la communion, et qui, comme on sait, concernent clairement non seulement le célébrant, mais encore tous ceux qui communient. Le lendemain du jour

1. *Congrès des œuvres eucharistiques tenu à Liège en 1883*, pp. 140-141.

2. *Ibid.*

où fut lu ce rapport sensationnel pour l'époque, Mgr Duquesnoy, archevêque de Cambrai, alors président de l'œuvre des congrès eucharistiques soutint dom van Caloen en faisant publiquement l'éloge du *Missel des Fidèles*. Un compte-rendu rapporte comment Mgr Duquesnoy souligna la convenance qu'il y aurait pour les catholiques à s'associer aux offices de l'Église en employant non des livres de prières quelconques, mais les recueils de prières liturgiques appropriés aux fidèles. Il s'éleva ensuite « contre la médiocrité des formulaires, tandis que les trésors de la liturgie sacrée offrent une mine inépuisable » ; et il signala avec confiance « le travail patient et laborieux » de dom van Caloen « qui a réduit à l'usage des fidèles le missel romain en deux volumes... travail dont le succès si légitime est tel que déjà 15.000 exemplaires en sont répandus dans le monde »¹.

Au congrès eucharistique de Liège, la liturgie, qui n'avait jusqu'alors connu que les joutes de plume, était devenue l'objet d'un débat public. C'est à dom van Caloen que revient de l'avoir fait descendre dans l'arène. Nous la retrouverons encore au congrès de Malines, vingt-cinq ans plus tard, faisant de nouveau parler les orateurs, et dès lors, on ne se taira plus à son sujet.

* * *

Missels et débats n'avaient pas suffi à dom van Caloen. Une revue liturgique devait bientôt paraître, qui redirait périodiquement les principes à inculquer. Le *Messageur des fidèles*, devenu plus tard *Revue bénédictine*, fut la première des revues liturgiques. Dom van Caloen, qui en fut le fondateur, réfutait d'avance, dès le premier fascicule, toutes les objections qu'on

1. *Gazette de Liège*, 8 juin 1883.

pourrait faire valoir. « Pourquoi une nouvelle revue? Pour répondre à un ancien besoin, celui de rapprocher les fidèles de l'Église leur Mère, et de leur faire goûter en les leur faisant connaître, les traditions, les enseignements, les rites de l'Église; c'est là, croyons-nous, un des moyens les plus efficaces pour contribuer à faire revivre dans le monde l'esprit chrétien. Faisons pénétrer dans les jeunes rameaux de l'arbre la sève antique qui n'a jamais cessé de circuler dans son tronc, et nous les verrons se couvrir d'un verdoyant feuillage, produire des fleurs d'écarlate et d'argent dont les beaux âges nous ont laissé le souvenir... »

Mais « aurez-vous des lecteurs »?, seraient tentés de demander les sceptiques. « A cette question, nous répondons sans hésiter : oui, parce que nous ne sommes pas nous. Nous offrons aux fidèles non pas le produit de notre imagination ni de nos connaissances personnelles, mais la nourriture que l'Église donne à ses enfants et qu'elle leur a donné sans interruption depuis près de dix-neuf siècles. Jamais les vrais enfants de l'Église ne se fatiguent de cette manne toujours ancienne et sans cesse nouvelle. Rien ne nous empêche de la leur offrir sous une forme variée, à doses opportunes, avec assaisonnements de circonstances. Mais le fond restera l'Église et toujours l'Église. Aussi tant qu'il y aura des enfants de l'Église avides de devenir meilleurs enfants de l'Église, nous sommes certains de trouver parmi eux des lecteurs ».

Et enfin, à ces lecteurs présumés, que leur apprendrez-vous? « Cette question, dit dom van Caloen, me paraît oiseuse, après ce qui précède. Il ne nous reste qu'à faire une rapide énumération du genre d'articles dont seront nourris nos fascicules. Une chronique liturgique ouvrira chaque livraison. On y indiquera les temps liturgiques, les solennités, les fêtes et toutes

les particularités des offices de l'Église pour un mois. Ce ne sera ni une simple nomenclature ni un commentaire prolixe de la carabelle. On ne touchera pas chaque jour du mois, mais on fera ressortir les points essentiels, ceux auxquels il convient que tout fidèle, même le plus engagé dans les affaires du siècle, s'arrête un moment pour en jouir et les savourer. Dans cette partie de notre recueil, nous comptons mettre largement à contribution l'admirable *Année liturgique* de dom Guéranger... Des articles spéciaux, seront consacrés aux parties les plus intéressantes de la liturgie; là on ira plus à fond, on ne se contentera pas d'effleurer le sujet, mais on le traitera de manière à instruire et à édifier »¹.

Ce programme est bien un programme complet de mouvement liturgique. La revue tint fidèlement parole durant plusieurs années. A partir de 1887, dom van Caloen dut partir pour l'étranger, appelé à diverses fonctions importantes dans son Ordre, et dès lors on peut dire que son mouvement liturgique se paralysa quelque peu². Le *Message des fidèles* devint la *Revue bénédictine*, et s'adapta à la compé- tence des hommes qu'il avait formés.

1. *Message des Fidèles*, t. I, p. 2-3.

2. Une création qui, dans la pensée de dom van Caloen, devait contribuer beaucoup au rayonnement de la liturgie, fut la fondation, due à son initiative, de l'« école abbatiale » de Mareilous. Il voulait qu'en cette école, conçue un peu à la manière des anciennes écoles monastiques, l'esprit de famille, de simplicité et de droiture, soit le fondement de l'éducation morale, et que la vie liturgique pleinement vécue, recevant son plein épanouissement du monastère voisin, soit le principe de l'éducation religieuse. Notons aussi que dom Guéranger, qui avait prévu l'instruction de la jeunesse comme une des activités de la vie monastique pour les moniales de sainte Cécile de Solesmes, dit, en songeant à l'influence qui pourrait être exercée ainsi sur la société, que ce dévouement « pourrait être d'une grande utilité pour la gloire de Dieu, et pour assurer le maintien des pures traditions chrétiennes dans les familles ». (*Déclar. de l'Abbaye de Sainte-Cécile*, t. c., pp. 93-94).

Quelque dix ans plus tard, Maredsous devait à son tour essaimer et fonder à Louvain l'Abbaye du Mont-César, qui devait devenir un jour le centre vital du mouvement liturgique belge.

Dom van Caloen, chargé de la restauration monastique au Brésil établirait dans son pays, près de Bruges, une procure qui se muerait plus tard en un véritable monastère. L'Abbaye de Saint-André, fut ainsi, au cours de ces dernières années, un foyer d'apostolat et de rayonnement par la liturgie. Le nom de dom Lefebvre est à citer ici.

* * *

A l'époque où dom van Caloen répandait ses multiples activités liturgiques, une jeune génération de travailleurs se formait à Maredsous sous la direction d'un guide extrêmement compétent et sûr, quoique modeste et assez peu connu, dom Boniface Wolff. Élève du célèbre théologien de Cologne, Scheeben, dom Boniface Wolff était entré à Beuron en 1866 au lendemain de son ordination. En 1869 il avait été envoyé en séjour à Solesmes auprès de dom Guéranger. Initié aux sciences liturgiques et patristiques et aux traditions de son Ordre, dom Boniface Wolff avait été nommé en 1879 maître des novices à l'Abbaye de Maredsous, charge qu'il occupa jusqu'en 1886. Ceux qui passèrent par ses mains ont souvent redit les qualités de ce maître remarquablement doué. Parmi les moines qui furent initiés par lui à la vie et aux études bénédictines, il faut citer dom Laurent Janssens, théologien de renom, plus tard évêque titulaire de Betsaïde, le canoniste dom Pierre Bastien, et surtout dom Germain Morin et dom Ursmer Berlière, qui firent de la *Revue bénédictine* une revue d'érudition et de critique considérée aujourd'hui dans le

monde savant comme l'une de celles qui jouissent du plus haut prestige. Ces deux derniers, dom Morin surtout, devaient s'acquiescer un nom dans les sciences liturgiques et patristiques. Nous constatons ici une fois de plus combien ces deux disciplines, dans le mouvement issu de dom Guéranger, sont connexes et ont toujours été nécessairement liées.

Dom Morin a raconté dans une conférence faite à Louvain au début de ce siècle, les origines de la vocation scientifique. « Quand il y a de cela quelque vingt ans, dit-il, nous entrâmes au noviciat de Maredsous, à quatre ou cinq jours de distance, dom Ursmer Berlière et moi, Dieu permit que nous eussions pour maître un homme aux vues larges et élevées, qui avait bénéficié d'une sérieuse formation universitaire. Il était persuadé que le moine bénédictin, a de nos jours comme autrefois, une raison d'être sociale, une mission féconde à remplir, à côté de l'office divin, et sans détrimment des devoirs essentiels de la vie monastique ; il estimait en particulier qu'un excellent moyen pour lui de s'occuper utilement, selon sa vocation, tout en répondant à un besoin réel de l'Eglise de Dieu, était de s'associer courageusement à tous les genres d'activité intellectuelle de notre temps. Aussi eut-il soin, dès les premiers jours, et avant même que nous eussions reçu l'habit, de nous faire initier à la connaissance du moins strictement indispensable des langues étrangères. Puis, autant que les règles canoniques et la tradition le permettaient, ils nous mit entre les mains une série de bons ouvrages, exigeant que nous les lussions avec suite et en prenant des notes... C'était surtout les Bollandistes, les *Acta Sanctorum O. S. B.* et les Annales de Mabillon, les travaux de Bona, de Tommasi et de dom Martène sur les anciens rites de l'Eglise, ou bien encore quelque chronique monastique aussi instructive qu'édifiante, un tome ou l'autre

tre de la patrologie de Migne... On n'eut pas tout d'abord de plan bien arrêté, quoiqu'on s'appliquât, chacun de son côté, au cycle de lectures préliminaires tracé par Mabillon dans son traité des études monastiques »¹.

Cette petite pléiade fut mise largement à contribution pour les chroniques de la *Revue bénédictine*. Celle-ci, « n'était à l'origine raconte dom Morin, qu'un petit *Message des Fidèles*, lequel naquit un jour un peu à l'improviste, de l'irrésistible activité d'un de nos aînés. On me fit l'honneur de m'admettre parmi les collaborateurs de la première heure. Il ne s'agissait guère pour lors que de s'essayer à quelques pastiches de l'*Armée liturgique* de dom Guéranger ; puis on osa risquer plusieurs études d'un caractère plus personnel, généralement sur des sujets d'histoire liturgique. Finalement, par les forces mêmes des choses, le *Message* prit une tournure plutôt scientifique, qui obligea à modifier le titre de la publication »².

Les études sur la liturgie publiées dans la *Revue bénédictine* furent nombreuses. Il est impossible d'en donner une idée ici. Pour la période qui nous occupe, aucune question scientifique relative à la liturgie ne lui fut étrangère, et on trouva vite parmi les collaborateurs monastiques de la revue, des compétences qualifiées pour les juger pleinement. De plus, quelques-uns de ces collaborateurs comme dom Morin, dom Bäumer, dom Berlière, dom Quentin et d'autres, devinrent chacun dans sa partie, de hautes compétences, voire des sommités.

* * *

1. Les expériences d'un Travailleur dans le domaine de la littérature chrétienne. Conférence faite à Louvain le 6 février 1900, pp. 2-3. (Extrait du t. I de la *Revue d'Histoire ecclésiastique*).

2. *Ibid.*, p. 8.

Dom Morin devait spécialement briller par ses études liturgiques et patristiques. Outre des monographies nombreuses et des articles dans beaucoup de revues, il publia un volume in-folio de sermons inédits de saint Augustin, et les œuvres de saint Césaire d'Arles, qui furent le principal labeur de sa vie.

Comme œuvre de vulgarisation, il n'a laissé qu'un petit volume bien connu, qui nous fait regretter de n'en pas posséder davantage : *L'idéal monastique et la vie chrétienne des premiers jours*¹, fruit d'un contact profond avec les œuvres des Pères et la liturgie. Les chapitres qui le composent sont des conférences spirituelles données sous forme de retraite à ses confrères.

Comme l'avant-propos en fait foi, les idées développées, malgré leur originale fraîcheur et la personnalité de l'écrivain, se réfèrent souvent non seulement à des citations écrites, mais encore à « l'enseignement purement oral de dom Guéranger, de dom Maur Wolter et d'autres grands moines de notre temps »². Elles tiennent de près à tout ce qui a été exprimé dans les précédents chapitres. Nous nous arrêterons quelques instants aux pages qui sont consacrées à l'office divin, parce qu'elles contiennent des remarques très opportunes sur la régression de l'esprit liturgique à notre époque, et qu'elles pressentent les objections qu'on formulerait contre lui au XX^e siècle. Il est étrange de constater que partout où ce mouvement s'est propagé, il a rencontré sur son chemin un christianisme presque totalement dépourvu de sens ecclésiologique et de contact avec l'ancienne tradition. Là où il ne s'est pas répandu encore, cette déficience est toute aussi grande. Phénomène curieux, qui ne s'expli-

1. Coll. Pax, vol. III, 1931, pp. 99-101.

2. *Ibid.*, p. 6. — Parmi ces moines, D. B. Wolff était particulièrement visé.

que que par un abandon simultané dans tous les milieux catholiques de l'amour des choses de l'Église, conséquence de l'esprit laïque qui s'est répandu partout à l'époque de la Révolution française. Le laïcisme, fruit du matérialisme, est comme une loi de la sénilité sociale. « Plus on approche des temps modernes, dit dom Morin, moins la vie liturgique est comprise et appréciée ». « A mesure que le monde vieillit, il devient de plus en plus utilitaire : la vie est partout plus occupée : les ennemis de l'Église se multiplient et croissent chaque jour en audace, donnant ainsi plus de travail aux défenseurs : on se sent obligé d'aller au plus pressé »¹. Bientôt, la vie liturgique fait figure d'antiquaille, de manière démodée pour exprimer ses sentiments dans la prière et dépourvue de réalisme de coutume désuète, inadaptée au temps présent. « A quoi bon continuer ces exercices du cœur, qui ont pris jusqu'ici un temps si considérable, et dont l'utilité pratique est de plus en plus contestée »² ? Plus personne ne se rend compte de la connaturalité entre la prière liturgique et l'âme chrétienne ; « on s'habitue à envisager comme une vocation spéciale ce qui durant treize cents ans a été le patrimoine commun de la société chrétienne »³. L'Église continue, semble-t-il, à imposer le bréviaire à ses prêtres, mais ne va-t-on pas ici encore vers une époque de suppression ? D'aucuns semblaient le souhaiter et s'en réjouir. Voilà le fait : comment l'expliquer ?

« Il est clair d'abord, dit dom Morin, que cette façon mesquine d'envisager la vie liturgique uniquement au point de vue pratique et utilitaire, je veux dire par rapport à l'édification qu'en retire le peuple chrétien,

1. *Ibid.*, pp. 99-100.

2. *Ibid.*, p. 100.

3. *Ibid.*

n'a point été celle de nos pères. Saint Augustin aimait à répéter cette belle sentence, *cantare amantis est* : chanter est le fait de celui qui aime. Rien de plus vrai. La parole suffit à l'homme pour exprimer la somme ordinaire de ses pensées. Que si un sentiment plus fort ou plus doux vient à s'emparer de son cœur, alors regardez-le ; comme d'instinct il élève la voix, le ton monotone du langage habituel ne le satisfait plus, il chantera ; avec le psalmiste, il demandera à sa bouche de se remplir de chants : *replectur os meum laude* (ps. LXX, 8). Le chant, surtout lorsqu'il s'agit de Dieu, est donc avant tout une manifestation de l'amour. Mais ce n'est pas une manifestation quelconque ; il suppose une certaine ardeur juvénile, qui n'a point honte de se produire dans toute sa naïveté. Qui chante plus et mieux que les enfants et les jeunes gens ? Mais à mesure que l'homme vieillit, les désillusions se multiplient, le désenchantement ne tarde pas à se produire, l'enthousiasme se refroidit et finit par disparaître tout à fait ». Or « Notre société a vieilli... elle est devenue de plus en plus guindée et prude dans la manifestation de ses sentiments intimes les plus louables ; j'entends lors même et surtout quand il s'agit du sentiment religieux ».

La matérialité de notre monde moderne est un signe de décrépitude, et la vie liturgique appartient à l'éternelle jeunesse de l'Église. Chanter les louanges de Dieu, c'est remonter de quelques siècles, c'est rompre avec nos conceptions individualistes et reprendre contact avec la « communauté » d'autrefois. Or, c'est dans la mesure où les générations d'aujourd'hui sentent le malaise de leur décrépitude, éprouvent le besoin de se rajeunir, qu'elles se tournent vers les inépuisables richesses de la liturgie. « Voyez, dit encore dom Morin,

dans les nations que n'a pas encore glacées le contact de notre civilisation, comme tout y prend un caractère démonstratif : comme l'expression de ce qu'on ressent, de ce qu'on pense, revêt un accent profond de candeur et de vérité ». « Pourquoy à la naissance de toutes les littératures retrouve-t-on invariablement l'ode sacrée ? C'était la manifestation naturelle du premier amour des nations adolescentes. Mais qu'on descende l'histoire littéraire de chaque peuple, on verra ce lyrisme religieux de moins en moins cultivé, à mesure que les esprits prennent une direction plus positive, jusqu'à ce que finalement on ne voie plus guère surgir, en fait d'ouvrages de valeur, que des études de philologie, de critique ou de mathématiques... Dans une nation vieillie, l'inspiration sacrée ne saurait jamais refleurir, à moins de quelque grand bouleversement suivi d'une nouvelle infiltration de sang moral, d'un rajeunissement de force, tel que celui qui s'est produit dans la première moitié du XIX^e siècle »¹.

Dom Morin énonçait ces idées en 1891, plus de cinquante ans après la restauration de dom Guéranger. Il semble qu'en cinquante ans l'enthousiasme pour la vie et les choses liturgiques ne se soit nullement relâché. Tout au plus constate-t-on chez dom Morin une tendance à souligner la difficulté « de bien parler de l'office divin » même à des moines, et d'éviter toute exagération. Il s'élève notamment contre une interprétation d'une vieille formule, qu'avaient encore employée ses devanciers, des « moines fondés pour le chœur, *propter chorum fundati* », plus justement appliquée aux chanoines réguliers, et se complait à rappeler l'importance des occupations monastiques traditionnelles à côté de la prière². « La place de choix

1. *Ibid.*, pp. 102-103.

2. Voir par exemple Dom Wolter, *Præcipua Elementa*, p. 113.

de l'office, ajoute-t-il, parmi tous les exercices du moine, correspond simplement à celle qui lui revenait dans l'estime et la vie journalière des premiers chrétiens ». C'est là, conclut-il, une conséquence du principe « que la vocation du moine est de perpétuer jusqu'à la fin des temps l'esprit et les traditions de l'Église des premiers siècles »¹.

Nous n'avons pas craint de citer un peu longuement des extraits de cet opuscule. Outre sa diffusion très étendue — il a été traduit en quatre langues — il est une des expressions des plus significatives de la réforme liturgique et monastique de dom Guéranger.

Orienté par tempérament, non vers la pratique, comme son confrère dom van Caloen, mais vers les études historiques, dom Morin s'était beaucoup occupé des liturgies gallicanes et de la liturgie romaine française primitive. Il ne souhaitait rien de mieux — il le caressait même comme un rêve — qu'on put un jour, à côté de la réforme accomplie sous dom Guéranger, restaurer quelques-uns des riches éléments de ces vieilles prières et cérémonies, et atténuer ainsi ce qu'il y avait eu d'un peu trop radical dans la réforme en France. La *Revue bénédictine*, lui servit souvent de tribune pour affirmer discrètement ses vues. Il entrevoyait trois principes à suivre « pour la restauration liturgique de l'avenir, si Dieu permet, disait-il, qu'elle soit un jour accomplie : 1^o la variété et l'équilibré rétablis au calendrier, par la distinction aujourd'hui presque méconnue des fêtes présentant à divers titres un intérêt à part, soit pour l'Église entière, soit pour quelques contrées en particulier ; 2^o La restitution discrète de tant de pièces aliénées du trésor primitif de la liturgie romaine sous ces trois grandes causes successives d'appauvrissement : l'influence francis-

1. *L'Idéal monastique*, p. 97.

caine au XIII^e siècle, le séjour prolongé des papes à Avignon, et finalement la réaction sévère qui coïncide avec l'époque dédaigneuse de la Renaissance ; 3^o Le retour à l'inspiration et aux accents de meilleurs âges dans la rédaction des nouveaux offices et la célébration des mystères vers lesquels l'Esprit de Dieu incline tout à tour les préférences des fidèles, au sein de son Église incessamment féconde »¹. En cinquante ans, — ces lignes étaient écrites en 1888, — sous Pie X surtout, quelques-unes de ces suggestions furent réalisées, comme nous le verrons dans la suite.

* *

Ce chapitre termine virtuellement l'histoire du mouvement liturgique dans l'Église catholique au XIX^e siècle. La réforme du chant grégorien, qui constitue un sujet à part, fera l'objet du prochain développement. En dehors de la France, de l'Allemagne et de la Belgique, il n'y a presque rien à signaler pour cette époque. L'Église anglicane s'est distinguée, de son côté, nous l'avons vu, et son mérite ne fut pas des moindres.

Au mouvement allemand, se rattache, par Beuron, ce qui s'est fait en Tchécoslovaquie (alors rattachée à l'empire austro-hongrois) à savoir tout le rayonnement exercé par l'abbaye d'Emmaüs à Prague. Dans son rapport au congrès liturgique international d'Anvers, en 1930, dom Vykoukal, abbé d'Emmaüs, fit remarquer que son abbaye avait été « au cours des cinquante dernières années le centre liturgique du pays ». « Héritière des meilleures traditions liturgiques de Solesmes, ajoutait-il, où, en 1863 notre Père Abbé Benoît Sauter avait fait son noviciat, et de celles de

Beuron, dont la communauté avait trouvé en 1880 son refuge à Prague, nous avons toujours célébré la liturgie avec une telle splendeur et cultivé le chant grégorien avec un tel soin qu'une action, continue et intense s'exerça sur la vie liturgique et religieuse non seulement à Prague mais dans tous les pays environnants »¹. Depuis 1891, peu de temps après la première édition du missel allemand de dom A. Schott, les moines d'Emmaüs avaient traduit en tchèque le missel romain complet suivant les mêmes principes. En un autre point de l'Autriche, l'abbaye de Seekau fut également un foyer du même genre.

En Italie, le mouvement liturgique n'exista au XIX^e siècle — nous allons le voir au chapitre suivant — que sous la forme de mouvement grégorien. C'est son pontificat, et qu'il l'accentuera ; la réforme de Pie X est partie de la rénovation du plain-chant.

Quant à l'Espagne, — et il faudra en dire autant du Portugal — on se trouve devant une absence complète d'intérêt pour la liturgie avant le XX^e siècle. « Plus peut-être que partout ailleurs, a écrit le chanoine Carrera de Barcelone, la rupture avec le passé liturgique est si complète, que c'est à peine si l'on distingue quelques restes des traditions de la piété collective authentique : le chant du peuple a complètement disparu ; la connaissance des textes liturgiques, à part la semaine sainte, est nulle chez les fidèles ; l'individualisme de la piété envahit tout ; c'est le pays classique des dévotions particulières et innombrables qui remplacent la dévotion typique, la grande piété de l'Église. On peut dire sans exagération que le visage de l'Espagne chrétienne est tout à fait aliturgique »².

1. *L'action liturgique en Tchécoslovaquie*, dans O.L.P., XV (1930), p. 373.

2. *Le mouvement liturgique en Espagne*, O.L.P., *ibid.*, p. 334.

1. *Un nouveau monument liturgique*, dans *Rev. bén.*, V (1888), p. 323.

Partout le courant serait à remonter. Il faudrait des générations d'apôtres remplis de conviction et de zèle pour arriver à changer cet état négatif que le XIX^e siècle nous fait constater. Comme devait l'écrire plus tard dom Lambert Beauduin à propos de la piété liturgique : « Les générations ont mis des siècles à désapprendre cette piété traditionnelle ; elles mettront des siècles à la reprendre »¹.

1. *La Piété de l'Église*, 1914, p. 17.

CHAPITRE VIII

La musique sacrée et le chant grégorien

Opinion des liturgistes du XIX^e siècle sur la musique religieuse. — Décadence de la musique sacrée à cette époque. — Tendances réformatrices. — Altération du chant grégorien. — Le P. Lambillotte et l'antiphonaire de saint Grégoire.

Efforts de dom Wolter et de dom Sauter pour la réforme du plain-chant en Allemagne. — *L'Allgemeine Cäcilienverein*. — Les éditions Pustet à Ratisbonne.

Difficultés de se procurer des livres de chœur pour les monastères. — Dom Pothier et les nouveaux livres. — Le congrès d'Arezzo. — Lutte autour des éditions de Ratisbonne. — Intervention de la Congrégation des Rites. — *Les Mélodies grégoriennes* de dom Pothier et la *Paléographie musicale* de dom Mocquereau.

Déluge de littérature plain-chantiste. — Importance de la réforme du chant grégorien pour le mouvement liturgique.

La liturgie est le rendez-vous de tous les arts. Une décadence de l'esprit traditionnel du christianisme entraîne nécessairement une décadence des arts religieux. Relever cet esprit et le rapprocher de sa source, ce serait d'emblée le remettre sur la voie d'une restauration artistique. Dom Guéranger avait pressenti que la réforme liturgique en France amè-

LEX ORANDI

Sous la direction de P. DUPLOYÉ ET A.-M. ROGUET, O. P.

3

HISTOIRE DU MOUVEMENT LITURGIQUE

Esquisse historique depuis
le début du XIX^e siècle
jusqu'au pontificat de Pie X

par dom Olivier ROUSSEAU
Bénédictin d'Amay (Chevetagne)

LES EDITIONS DU CERF
29, Boulevard Latour-Maubourg
PARIS

1945